

II

L'appel des noms – Non ! Des nons à la pelle

Il s'agit d'une histoire qui aura commencé par J. C'était le 15 juillet 1930.

Il s'agit de J ; il s'agit d'une consonne encore un peu voyelle, un peu i et par la suite d'une philologie magique.

Si je n'étais pas « juive », me dis-je, en prenant ce mot avec timidité, en tenant ce mot avec respect et en respect devant mes lèvres, si je ne pouvais pas dire le mot de *juive* vers moi de quelque manière, avec hésitation, incertitude, et guillemets, si je n'avais pas depuis l'âge de trois ans où je commençai à tracer les lettres de l'alphabet en pleine guerre mondiale, signé sans calcul un pacte avec le J entre toutes les lettres de la langue française, le J dit *ji gît j'y*, pour juif dans la langue secrète de ma mère pendant la guerre : c'est un J disait-elle, pour dire sans dire, J le nom du secret, si J n'avait pas été le nom de lettre le plus français possible dans la bouche de ma mère allemande – car en allemand le J ne gît pas, ne jaillit pas, le J cligne et mouille, c'est un *yeu*, oui, un *Jod*, prononcé *yod*, J fut toujours pour moi la première et la dernière des lettres, le contreseing en personne, en première personne si la première personne en français le pronom personnel ne commençait pas, malice des lettres, par la lettre jadis maudite et médite, si je n'avais pas joui de J dès l'origine de ma culture, je me demande comment, avec quelle espèce d'audace et de timidité, j'oserais *en* parler, de cette douleur fantôme – de cette morsure et ce remords, de ce remordillement mental du sexe, du cœur, de cette mâle inauguration de la mémoire par un coup de dents – de cette primoablation de la crête du sexe, de ce dé-couronnement, de cet aléa prénatal et ensuite vital et puis déjà posthume et après, mais *si j'étais juive* me dis-je ce serait autrement effrayant et inquiétant, mais qu'est-ce que ça veut dire juive ? Et juif ?

Ce mot aura traversé toute sa vie et toute ma vie en suscitant tant de houles. Si lui, si moi, si nous, nés de parents tous dit-juifs, avec le sens que nous avons de la langue nous essayions de sonder à fond ce qui se passe ce qui résonne déraisonne vibre, tremble dans le mot *juif* et en ses lettres pour nous, ce mot-là ! Ce que c'est que ce mot, avec toute son histoire, avec tout ce que tout le monde peut en dire et au-delà de ce que tout le monde peut en dire, il y aurait à écrire des volumes et des tomes, je ne le ferai pas ici. Entre juif le mot et lui comme entre les deux extrémités invisibles d'une corde invisible passent tous les tremblements de la pensée. C'est une histoire de mots bons mots et mots mauvais que je vais raconter, une histoire de réactions, de réponses nerveuses, nerveusement poétiques et philosophiques, non pas une « histoire juive » (voilà le seul cas où *juive* trouve sa place) mais une histoire qui part de juif et parle de juif *en français*.

Le mot juif c'est un mot français, c'est en français que je vais passer en le poursuivant comme un fou fuyant et grâce à mon faux-fuyant initial : du moins moi je ne suis pas juif, ou bien c'est mieux ou mieux c'est pire, c'est à voir.

Mais par ce mot et sans le dire, nous sommes jadis venus à la rencontre sur la montagne, oui sur une montagne comme, un matin de la langue allemande, nous raconte Celan dans l'admirable *Gespräch im Gebirg*, le Juif Gross vint auprès de Klein le Juif, et, dit Celan, Klein, le Juif, fit taire son bâton devant le bâton du Juif Gross. Au pied de la montagne Sainte-Geneviève, au coin de la rue Saint-Jacques et de l'année 1963, nous sommes venus à la rencontre en tant qu'anciens enfants *dits-juifs-nés-en-Algérie* dont le livre de mémoire a été inauguré par des événements semblables, des événements de guerre. Et en ce cas Gross c'est lui, Derrida, et Klein c'est moi, et j'avais fait taire jadis mon bâton devant son bâton. Avoir été blessé par les mêmes blessures, mordue par les mêmes morsures, exclus par les mêmes lois, mystifiés par les mêmes mystifiures amères en hébreu, émerveillés aussi par les mêmes immenses uniques surjuives figures, avoir suivi, de très loin, la fuite en avant d'Abraham ou un autre, bien des occasions, et toutes cruelles, ont déplié entre lui et moi la soie fragile de l'impression de compréhension.

Si nous n'avons pas en commun la circoncision (je cesse ici de l'entourer d'antonosies) – du moins celle du pénis, car l'autre celle du cœur, je l'ai connue aussi – *la* Circoncision à laquelle Jacques Derrida aura donné ses lettres de noblesses, nous avons en miroir un nombre de stigmates précis et datés Alger 1867, 1870, Oran 1940, Alger 1940, 1942, 1954, 1956, toutes ces dates de pâques, passations, expulsions, naturalisations, décitoyennisations, exinclusions, mise à l'index, à la porte, dates de guerres, de colonisation, incorporation, assimilation assimilation, indigène/stion qui constituent l'archive de ce qu'il appelle « ma

nostalgérie » et que j'appelle mon « algériance », dates et plaques, plaque de mon père médecin dévissé par Vichy, plaques d'urticaire psychique à l'évocation des poussées nationalistes-racistes, symptômes et tremblements devant les portes d'Écoles.

Alors, au café Balzar, rimant avec hasard, de quoi Gross und Klein ont-ils parlé ? D'exil de Joyce de judéité fantasmagorique et littéraire, de juiffuite de passages et de si sages folies d'être l'étranger-chez-moi, de circonvolutions dans les langues de sport translinguistique, de transports philosophiques. Déjà de l'Art du Remplacement. « Et seulement de lettres, d'écriture et de littérature » rapporte-t-il, je cite sa mémoire, dans « H. C. pour la vie, c'est à dire... ».

La citation avait commencé.

« Auparavant, m'a-t-elle dit depuis », je cite, « de longues années auparavant, quelque sept ans auparavant, elle m'avait, elle, vu et entendu – mais de dos.

Elle m'avait vu et entendu, de dos, parler. Face à un jury d'agrégation, le temps d'une leçon sur la pensée de la mort. » (*Ibid.*)

Je le cite me citant, citant, des dizaines d'années plus tard, une scène de procès à laquelle j'assistai par hasard, lui et moi face au jury dont il s'agissait d'obtenir un agrément d'agrégation, moi face à son dos, lui parlant dos à moi de la mort, sa pensée déjà. J'ai pris ma première dose de Derrida.

Il me donnait le do. À l'insu, comme se donne le don. J'ai dû commencer à noter. Cette scène primitive mérite un autre livre. J'étais avec lui à l'étranger sous le même *Passat* comme le chante Celan, face à la menace d'agrégation, mais il n'était pas avec moi, et pour causes. Un « quelque » sept ans plus tard Gross und Klein au Balzar de quoi peuvent-ils parler sauf de do, de don, de dose, des mots toujours étrangers à leur place même, du vrai-faux juif Bloom mis en circulation, en simulation, depuis Dyoubelong l'inhabitable Dublin joycien, un double de Paris. Il parle de face comme de dos, de la face comme du dos, de la vie comme de la mort, de la séparation comme inséparable, de lui-même pensai-je, je crois, ou bien sentis-je, il parle comme si une blessure sans remède parlait. C'était un livre. Le livre de tout livre.

« C'est *comme si* » – je le cite – « nous ne nous étions *quasiment* jamais quittés ». Je le cite exactement. Ce *comme si*, sa signature, son pas de côté, qui ne nous a jamais quittés et qui glisse son comme-styilet entre le ne-pas-se-quitter, c'est celui de sa Circoncision – sa circom-mission, dira-t-il.

Mais *la* Cir-concision, elle avec lui, elle et lui sont inséparables et pour l'éternité de toute lecture. Inséparable il l'est de sa propre séparation inaugurale. Ou bien *insépharable* ? À partir de cet événement qui n'aura eu lieu dedans sa vie qu'*une fois en apparence* prend-il bien soin de préciser à l'ouverture de *Schibboleth* et par la suite un nombre incalculable de fois, disons toutes, sans apparence, il aura filé une toile infinie dont nous n'arriverons pas de notre vivant à voir toutes les figures.

Innombrable est l'opéra de la Circoncision et pourtant oui il nous est donné là un chef-d'œuvre de *concision*. Je dis cela très vite : il écrit concis. Cette concision, qui fait la puissance de son dire, a lieu et ne peut avoir effet qu'en français : elle use de toutes les ressources idiomatiques de cette langue avec laquelle il entretient (comme il le développe, à en rire, dans *Le Monolinguisme*) un furieux contentieux, jaloux comme un tigre qu'il est de ses trésors verbaux, ses mines et ses mines, je veux dire ses galeries, ses veines, ses tropes, ses figures, ses faces, ses physionomies. Ses tours de prestidigitacion et aussi ses tours, toutes ses tours secrètes, ses retraits, ses perchoirs à livres. Il dit une chose. C'est une apparence. L'apparence couvre et couve. Toute phrase se dépasse elle-même, dans tous les sens. Lui-même est débordé, c'est le sort de l'apprenti sorcier, de toutes parts ça gicle, ça Jacque. Ça danse. Il est danseur et condenseur. Danseur avec un *e* ou avec un *a*. Circondanseur. Et il n'est pas un mot qui ne cède à la légère pression d'une langue qui sait jouter et s'ouvre jusqu'à des profondeurs imprévues.

Encore une remarque : cette œuvre est tragique. Elle est au bord des larmes. Elle est hantée par le deuil, le regret, l'inconsolation. Et cependant elle arrache des rires. C'est qu'elle ne cesse de nous jouer des tours, de nous piéger, de nous mener en bateau. À voile. De nous rouler. De nous dérouter. De nous déconcerter.

Il me fait rire. Éc-rire. Et que rire est une autre façon philosophique d'apprendre à mourir, il nous le souffle en pleurs.

Est-ce que c'est juif ça ?

Tout de suite, la première fois sur la montagne, j'ai compris qu'il fallait le prendre au mot, à la lettre, à la cime, littéralement, à la virgule aussi, sans laquelle le feu ne jaillirait pas ni les eaux de son texte, minutieusement en poussant l'attention jusqu'au tatillonnement. Et au point aussi.

Je m'en tiendrai ou m'en prendrai ici seulement à quelques mots ou lettres, le prenant donc par les mots avec les mots, me fiant comme il le fit lui-même si souvent à la décision du hasard, s'il y en a.

J'étais donc « au hasard » un de ses livres debout devant moi. C'est *Circonfession*.

Elle y arrive
A la fin Elie arrive

16 Elle devient à présent, je suis près d'elle ce 18 juin, ce que toujours elle fut, l'impassibilité d'un temps hors du temps, une mortelle immortelle, trop humaine inhumaine, le dieu muet la bête, une eau dormante au fond désormais apaisé de l'abîme, ce volcan dont je me dis que je me suis bien sorti, *in istam dico vitam mortalem, an mortem vitalem, ? nescio*, elle bouge peu sur son lit, les doigts seulement, elle regarde sans voir, entend à peine et comme « les analyses sont bonnes », qu'elle « mange et dort bien », ce qui lui reste d'avenir, indéfiniment dirait-on car on ne peut plus compter, sur elle ni en quoi que ce soit et c'est donc la vraie vie, sa vie donc rassure et inquiète les autres, les siens, au seul signe d'évolution qui ait encore couleur de désir, d'histoire ou d'événement, autrement dit le sang, s'appelant d'un nom que j'apprends à apprendre, de fond en comble, l'escarre, un archipel de volcans rouges et noirâtres, plaies enflammées, croûtes et cratères, des signifiants en puits profonds de plusieurs centimètres, s'ouvrant ici, se fermant là, sur les talons, les hanches et le sacrum, la chair même exhibée en son dedans, plus de secret, plus de peau, mais elle paraît ne pas souffrir, elle ne les voit pas comme moi au moment où l'infirmière dit « ils sont beaux » pour marquer que leur être-à-vif, le caractère encore non nécrosé du tissu laisse espérer une cicatrisation, et j'essaie de la faire parler. « Qu'est-ce que tu me dis ? – Je sais pas. – ... – Quoi ? », ou « Qu'est-ce que tu me racontes ? – Qu'est-ce que je raconte ? – Oui. – Rien », mais elle répond mieux au téléphone, dont le dispositif revient à faire sombrer le monde pour laisser le passage de la voix pure vers le fond de la mémoire, et c'est ainsi qu'il y a peu elle a prononcé mon nom, Jackie, en écho à la phrase de ma sœur qui lui passait l'écouteur, « bonjour Jackie », ce qu'elle n'avait pu faire depuis des mois et ne fera peut-être plus, outre qu'elle sut à peine, au long de sa vie, l'autre nom : « *Élie* : mon nom – non inscrit, le seul, très abstrait, qui me soit arrivé, que j'ai appris, du dehors, plus tard, et que je n'ai jamais senti, porté, le nom que je ne connais pas, c'est comme un numéro (mais lequel ! matricule allais-je dire en pensant à la plaque de l'Élie mort que porte Marguerite ou au suicide, en 1955, de mon ami Élie Carrive) désignant anonymement le nom caché, et en ce sens, plus que tout autre, c'est le nom donné, que j'ai reçu sans le recevoir là où ce qui est reçu ne doit pas se recevoir, ni donner aucun signe de reconnaissance en échange (le nom, le don), mais dès que j'ai appris, très tard, que c'était mon nom, j'y ai placé, très distraitement, mis de côté, en réserve, une certaine noblesse, un signe d'élection, je suis celui qu'on élut, ceci joint à l'histoire du thaleth blanc (à raconter ailleurs) et à quelques autres signes de bénédiction secrète » (23-12-76), mon escarre même.

elle
ici elle

elle lit
ly
elle

el
el

elle
eli ils

elle élé

Jackie
el

Elie

L !
qu'arrive
Elie !

el
el'hi le el